Zaïda
Les ventes d'Espagne et d'Afrique

Du même auteur :

Hécatombe, Thriller social, Addamah & Manset Opus1,
Edilivre.com, 2008.

Phönix, Policier-fiction, Addamah & Manset Opus2,
Edilivre.com, 2008.

Panne de cœur, Alter-policier, Addamah & Manset Opus3,
Edilivre.com, 2009.

Le crime de Loyasse, Addamah & Manset Opus4,
Edilivre.com, 2010.

L'île du grand secret, Addamah & Manset Opus5,
Edilivre.com, 2010.

L'histoire de Gonar Oskol, Fiction préhistorique,
Edilivre.com, 2008.

La maison du docteur Gondebaud, Conte noir,
Edilivre.com, 2010.

Decrescendo, Conte érotique à deux voix,
Publibook.com, 2008.

À Piacere, Suites indiennes,
Edilivre.com, 2010.

Sobheya, princesse de Cordoue,
Edilivre.com, 2010.

Illustration de couverture : Edmund Dulac
« Scharazade », L'Illustration, numéro spécial Noël, 1911

Bernard Domeyne

Zaïda
Les ventes d'Espagne et d'Afrique

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur
56, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-81213-763-1
Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« Le Ciel est le joueur, et nous, rien que des pions.
C'est la réalité, non une image poétique.
Sur l'échiquier du monde, Il nous place et déplace
Puis nous lâche soudain dans le puits du néant ».

Omar Khayyâm – Robaïyat

LES PERSONNAGES

* : figures historiques

* Alphonse VI : roi de León, puis roi de Castille et León.

* Urraque de Zamora : sa sœur aînée, co-régnante de 1072 à 1079.

* Chimène Diaz de Bivar : sa nièce, épouse de Rodrigue Diaz de Bivar, fille de Dièguе Fernández, comte d'Oviedo.

* Rodrigue Diaz de Bivar : Le Cid, champion (*Campeador*) de Castille.

* Inès d'Aquitaine : seconde épouse d'Alphonse VI.

* Chimène Nuñez de Guzman : troisième épouse d'Alphonse VI, puis sa maîtresse.

* Constance de Bourgogne : quatrième épouse d'Alphonse VI.

* Berthe de Bourgogne : cinquième épouse d'Alphonse VI.

* Bernard de Sauvetat : abbé de Sahagún, puis archevêque de Tolède, primat d'Espagne, légat du pape Urbain II.

* Raymond de Bourgogne : comte de Galice, époux d'Urraque de Castille, fille d'Alphonse VI et de Constance de Bourgogne.

* Henri de Bourgogne : comte de Portugal, époux de Thérèse, bâtarde d'Alphonse VI et de Chimène Nuñez de Guzman.

* Sisnando Davidiz : comte de Coimbra, gouverneur de Tolède.

* Isaac Ibn Shalbib : médecin juif puis conseiller et ambassadeur d'Alphonse VI.

* Cidellus : conseiller juif d'Alphonse VI.

* Juda Ibn Samuel Hallévi : médecin et poète juif.

* Sanche : fils d'Alphonse VI et de Zaïda.

* Thérèse de Castille : bâtarde d'Alphonse VI et de Chimène Nuñez de Guzman.

* Urraque de Castille : fille d'Alphonse VI et de Constance de Bourgogne.

Bérenger de Ganagobie : moine bénédictin.

* Abbad III al-Mutamid : émir de Séville.

* Itimad (al-Rumaikiyya) : favorite d'al-Mutamid.

* Zaïda : fille d'Itimad, épouse d'Abou Nazir, puis maîtresse d'Alphonse VI, puis sa sixième épouse sous le nom de Marie-Isabelle.

* Abou Nasir : fils d'al-Mutamid.

* Yezid al-Radi : fils d'al-Mutamid.

* Ibn Ammar : hajîb d'Abbad III al-Mutamid.

Guillemette de Séverac : suivante et confidente de Zaïda.

Khalil al-Fatah : chef de la garde arabe de Zaïda.

* Al-Mamûn : émir de Tolède.

* Yahia al-Qadir : son fils, émir de Tolède, puis de Valence.

* Youssef Ibn Tachfin : émir des Almoravides.

* Zaïnab : favorite de Youssef Ibn Tachfin.

* Ali Ibn Youssef : émir des Almoravides, son fils.

* Seïr Ibn Abou Bakr : général de Youssef Ibn Tachfin.

PREMIÈRE PARTIE

Les princes-poètes andalous
(1068-1085)

I

La fille dans les roseaux

C'était à Ishbiliya – Séville en français – au mois d'avril 1068, dans les jardins du Bâb Sharish, non loin de l'Alcazar. En cette fin d'après-midi, al-Mutamid, le jeune fils de l'émir de la taïfa, se promenait au bord de l'Oued el-Kébir avec son ami, le poète Ibn Ammar. Tout en flânant à l'ombre des saules, ils s'amusaient à improviser des poèmes. Car comme son père Abbad II, ami du grand poète Ibn Zaydan, al-Mutamid aimait la poésie, et vivait entouré de lettrés.

Une légère brise s'était levée sur le fleuve. Les deux jeunes gens s'approchèrent des berges, et al-Mutamid lança à Ibn Ammar : « Le vent tisse des cottes de mailles sur les eaux… » Il se tourna vers son compagnon, assez fier de son image poétique et guerrière ; Ibn Ammar s'apprêtait à répondre, lorsqu'ils entendirent une voix féminine qui complétait la rime : « … Une telle cuirasse, des guerriers gèlera les os… »

Al-Mutamid s'approcha et écarta les joncs, pour voir qui pouvait avoir tant d'aisance dans l'art des bouts rimés. Et c'est ainsi qu'Itimad entra dans la vie du prince héritier de Séville.

En ses enfances, elle avait été raflée lors d'une des nombreuses campagnes d'Abbad II dans les taïfas berbères voisines de ses États, et vendue comme esclave. On l'avait surnommée al-Rumaikiyya, car elle appartenait à un certain Rumaik, un muletier du faubourg de Triana. Ce jour-là, elle lavait du linge pour son maître dans l'Oued el-Kébir.

Les contes d'Arabie et d'ailleurs sont remplis d'histoires d'humbles servantes qui deviennent des reines pour avoir trouvé le prince charmant. Ces histoires sont extraordinaires ; ces histoires sont vraies… Al-Rumaikiyya avait alors dix-huit ans ; elle était d'une beauté telle que,

même dans ses hardes de lavandière, elle en était presque irréelle. Métisse de Berbère et d'Arabe, elle avait heureusement hérité du meilleur des deux races : elle était grande, élancée ; son teint était pain brûlé, ses traits fins et réguliers. Elle avait de beaux yeux noisette avec de longs cils de gazelle, un petit nez camus, des lèvres vermeilles, des dents parfaites, des cheveux noirs et bouclés, des seins rebondis, la taille fine et les hanches pleines, le pied menu. Elle alliait la beauté la plus exquise à la grâce la plus aboutie.

Al-Mutamid tomba immédiatement sous son charme et voulut en faire sa concubine séance tenante. Le muletier son maître ne l'entendit cependant pas de cette oreille ; c'était un habile commerçant rompu aux enchères ; il tempéra les ardeurs du prince, lui représenta qu'il avait scrupule à la vendre ainsi, ce qui fit sourire al-Mutamid, et lui remontra qu'al-Rumaikiyya, tout esclave qu'elle fut, avait son mot à dire et qu'il ne fallait pas la contraindre : « dans votre recherche des profits passagers de la vie présente, ne contraignez pas vos femmes esclaves à la prostitution, si elles veulent rester chastes (sourate 24, verset 33) », avait-il rappelé au prince. « Mais si elle accepte d'entrer dans votre harem, alors je respecterai son choix et je vous la vendrai », ajouta-t-il.

Le prince al-Mutamid était jeune et d'heureux caractère ; il s'amusa de la rouerie du muletier et accepta comme un défi de séduire la belle. Il se ravisa donc, fit à al-Rumaikiyya une cour assidue, la couvrit de cadeaux somptueux, et lui adressa des lettres d'amour enflammées dont l'esclave, qui était fille de commerçant et avait étudié, s'amusait : elles étaient visiblement inspirées du *Collier de la colombe*, d'Ibn Hazm… Mais enfin, toutes plagiées qu'elles fussent, elles témoignaient d'une flamme ardente et sincère, et al-Rumaikiyya n'y fut pas insensible. Une abondante correspondance s'ensuivit entre le jeune prince et la belle ; enfin, au bout de deux mois d'enchères poétiques, al-Rumaikiyya céda à tant de preuves d'attachement, elle entra au harem d'al-Mutamid et le muletier devint riche. Al-Mutamid était amoureux ; mais, prince politique, il s'aperçut très vite qu'al-Rumaikiyya n'était pas qu'un bel ornement, mais une femme de tête, fort agissante et aussi ambitieuse que lui. Il lui donna le surnom d'*Itimad* : le pilier, en arabe. En quelques semaines, elle avait éclipsé les autres beautés de la Cour des Abbadides. Tous les hommes, fascinés, se retournaient sur son passage ; son port de tête, sa démarche étaient déjà ceux d'une reine ; et ce qui devait arriver arriva, Inch'Allah : Abbad II affranchit Itimad, et ils se marièrent quelques mois plus tard.

Itimad n'était pas entrée seule au harem d'al-Mutamid ; elle avait emporté avec elle – condition de son acquiescement – le bébé qu'elle avait eue du muletier quelques mois plus tôt, une petite fille qu'elle chérissait

tendrement et qu'elle avait prénommée Zaïda, qui en arabe signifie : « vouée à Dieu ».

*
* *

Séville, la patrie des Abbadides, Arabes originaires d'Émèse en Syrie, était devenue à cette époque la cité la plus florissante d'al-Andalus. Elle était déjà prospère un siècle plus tôt, du temps des Omeyyades ; mais Cordoue la surpassait en tout. Depuis lors, la décadence de la capitale des califes, qui avait perdu en un demi-siècle plus de la moitié de sa population, et l'audace des émirs Abbadides, avait fait d'Ishbiliya l'une des métropoles de l'islam andalou.

Assise comme Cordoue sur la rive droite de l'Oued el-Kébir, commandant un arrière-pays réputé pour sa prodigieuse fertilité, la capitale des Abbadides comptait alors plus de cent cinquante mille habitants. Il y avait à Séville plus de deux cents mosquées et autant de hammams. Il y avait les medersas ou l'on étudiait le Coran ; la bibliothèque, ses poètes et ses auteurs profanes ; l'hôpital avec son école de médecine et ses douze médecins, élèves d'Abou al-Qasim et d'Avicenne… Nulle cité d'al-Andalus n'était aussi riche ni aussi cultivée.

Séville était protégée par une enceinte construite par le calife Hichâm II et le hajîb al-Mansûr ; cette muraille pourvue de forts bastions était percée de cinq portes : au nord, le Bâb Kurtuba, la porte de Cordoue et le Bâb Makrina, au nom roman typique ; au levant, le Bâb Karmuna, la porte de Carmona ; au sud le Bâb Sharish, la porte de Jerez ; enfin au couchant, le Bâb Djawhar.

Au cœur de la ville était une grande mosquée, un édifice à cinq nefs, à proximité de laquelle s'élevait une église, car la communauté mozarabe de Séville était fort nombreuse. Autour de la mosquée, le quartier des souks et le quartier juif, leurs grouillements incessants de mules, de bardots et de portefaix, leurs échoppes minuscules tassées les unes contre les autres, leurs senteurs de viandes rôties, de légumes et de fruits, d'épices et de cuir… Au centre, le Verbe ; autour, la Vie.

Le Dar-al-Imara[1], l'Alcazar de Séville, occupait l'angle sud-est de la médina, près du Bâb Sharish. Le harem et les appartements de l'émir donnaient plein sud, avec une vue magnifique sur le fleuve et le faubourg de Triana. Le Dar-al-Imara était entouré de ravissants jardins plantés d'une

[1] Dar al-Imara : le palais du gouverneur.

variété infinie d'arbres et de fleurs : à l'ombre des cyprès, des arbres de Judée et des lauriers, des tapis multicolores mêlaient les adeniums, le jasmin, le lys, les buissons d'hibiscus de toutes les couleurs ; plus loin, des bassins remplis de nénuphars et une magnifique roseraie qui embaumait au mois de mai ; et puis les oliviers, les pêchers, les orangers, les citronniers, les grenadiers, les figuiers, les bananiers, les palmiers-dattiers, les plaqueminiers et les amandiers qui ornaient les jardins de leurs fleurs au printemps, et leurs fruits en été et à l'automne. L'Alcazar de Séville était une image du paradis sur terre.

Le père d'al-Mutamid, Abbad II al-Mutadid, « *Celui qui compte sur Dieu* » était un prince cruel et sanguinaire. Il collectionnait les crânes de ses ennemis – parfois transformés en pots de fleurs ou incrustés de pierres précieuses – faisait grand usage du poison et avait tué de sa propre main l'un de ses fils, Ismaïl, coupable d'avoir tenté de se tailler à ses dépens une principauté indépendante. Abbad II était cependant poète à ses heures ; parlant un arabe élégant, il réunissait versificateurs et rhétoriciens dans l'Alcazar de Séville, et correspondait en vers avec ses amis aussi bien qu'avec ses ennemis.

Son fils al-Mutamid et le poète Ibn Ammar se vouaient une tendre amitié. Ils s'étaient connus fort jeunes à Silves. À treize ans seulement, al-Mutamid avait conduit contre cette ville une expédition qui s'était révélée victorieuse, et l'émir son père l'avait récompensé en le nommant gouverneur de la province.

« Ibn Ammar sera ton mentor », avait décidé Abbad II. Ibn Ammar, en effet, avait composé un long panégyrique, un poème de Cour qui flattait la vanité du vieil émir. Mais quand Abbad II eut découvert que les deux jeunes gens ne se quittaient ni jour ni nuit, et qu'outre plus ils dormaient ensemble, il avait convoqué son fils, l'avait mis en garde contre la bougrerie, et avait éloigné Ibn Ammar après l'avoir tancé vertement. Les deux amants se voyaient cependant en cachette, dans les jardins du Bâb Sharish ou de l'Aljarafe… C'est là qu'al-Mutamid avait rencontré la mère de Zaïda. Dans l'instant, Ibn Ammar avait voué à Itimad une haine féroce : comme amant supplanté, et comme poète blessé dans sa vanité d'homme de lettres. Il avait cependant ravalé son outrage et fait bonne figure à Itimad : mieux, il chantait ses louanges. Quelques mois plus tard, à la mort d'Abbad II, il obtenait la charge de hajîb.

Séville était devenue à l'époque l'une des métropoles du judaïsme andalou. En souverain éclairé, Abbad II avait en effet donné asile aux Juifs qui fuyaient les persécutions, surtout le grand massacre de Grenade, en 1064. Certains Juifs grenadins furent nommés à des postes élevés par al-

Mutadid : ainsi, Joseph Ibn Migasch devint le trésorier des Abbadides, Salomon Ibn Mischal, ambassadeur, et Isaac Ibn Baruch Albalia astronome et astrologue de la Cour. Le souverain lui confia la juridiction sur toutes les synagogues de la taïfa. Également rabbin de la communauté sévillane, Ibn Albalia fonda une académie et une bibliothèque hébraïque.

Et c'est donc à la Cour docte et raffinée de ce monarque voluptueux, superstitieux et cruel, mais grand politique qu'était al-Mutadid, que Zaïda et sa mère étaient reçues.

*
* *

À cette époque, chez les chrétiens d'Espagne, Ferdinand 1er de Castille et León, non content de reculer, dans des guerres toujours heureuses, les limites de son royaume, étendait son influence au-delà de ses frontières, en forçant l'un après l'autre les émirs andalous à le reconnaître pour leur suzerain, et à lui payer tribut.

Au printemps de 1057, il attaquait la taïfa de Badajoz, marchait sur Coimbra, prenait la ville d'assaut et remplaçait les musulmans, dont il avait fait un carnage, par des habitants chrétiens. Ferdinand 1er porta alors son regard sur Tolède, et au début de l'année 1060, tournant par la vallée de l'Èbre le rempart de la Sierra de Guadarrama, il dévasta sans pitié toute la taïfa, prit Madjrit[2], Oued al-Hidjara[3], Alcoba, et vint mettre le siège devant Al-Qala[4]. Les habitants, effrayés, envoyèrent implorer les secours de leur maître, l'émir al-Mamûn de Tolède, en lui conseillant d'apaiser la colère de Ferdinand 1er par des présents. Al-Mamûn, alors occupé à contrer la puissance du redoutable émir de Séville, ne se soucia pas d'engager avec Ferdinand 1er une lutte nouvelle. Cédant à la nécessité, il vint en personne implorer la paix, offrant de se reconnaître pour le tributaire du roi chrétien. Ferdinand 1er, sans trop se fier à la fidélité de ce nouveau vassal, accepta cependant son hommage et s'en retourna dans ses États, chargé des présents de l'émir et des dépouilles de ses cités conquises.

Les émirs de Badajoz et de Saragosse avaient acheté, au prix de la même soumission que celui de Tolède, la paix avec le redoutable monarque de Castille et León. L'audace venant à Ferdinand 1er avec le succès, il résolut d'aller faire voir aux rives du Guadalquivir l'étendard de

[2] L'actuelle Madrid.

[3] La « rivière des pierres », actuelle Guadalajara.

[4] L'actuelle Alcalá de Henares.

la Croix. Après avoir consacré deux années de paix et de repos à réparer les places fortes des bords du Duero, et d'abord Zamora, le plus ferme rempart de la chrétienté, il envahit au printemps de 1063 la taïfa de Séville. L'incendie et le pillage marquaient partout la trace de son passage, lorsqu'Abbad II, plus occupé, comme al-Mamûn, de ses luttes avec les émirs rivaux que du danger chrétien, offrit d'acheter la paix au même prix. Ses présents désarmèrent l'ire de Ferdinand 1er qui, préférant un tribut régulier à des conquêtes toujours précaires, accepta l'hommage du Sévillan. Mais le fruit le plus précieux de sa conquête, aux yeux du dévot monarque, fut les reliques de saint Isidore de Séville qu'Abbad II lui cédait et qu'il ramena en grande pompe à León.

L'année suivante, 1064, fut consacrée par Ferdinand 1er à de nouvelles expéditions contre les Maures du Levant, qui refusaient encore de lui payer tribut. Mais la maladie mit bientôt un terme à ses expéditions ; et sentant sa fin approcher, il se fit ramener en hâte à León, pour mourir du moins sur une terre chrétienne.

Or, donc, le lendemain de Noël 1065, au lever du soleil, Ferdinand 1er appela les évêques et les abbés pour le guider dans son départ pour l'autre rive ; et entouré d'eux, il se fit porter à l'église couvert de tous ses ornements royaux et s'inclinant vers l'autel, il s'écria : « À toi est la puissance, ô Seigneur ! Toi seul es le maître des rois ; à toi obéissent et la terre et les cieux. Et voici que je te rends la couronne que tu m'as donnée, et que j'ai gardée aussi longtemps qu'il t'a plu ; et tout ce que je te demande, c'est d'arracher mon âme au tourbillon de ce monde, et de la recevoir dans ta paix ». Et ainsi disant, il se dépouilla de la chlamyde royale, déposa sa couronne, et baignant de ses larmes le sol de l'église, il implora du Ciel le pardon de ses péchés.

Il se revêtit d'un cilice et couvrit sa tête de cendres. Dieu lui accorda de vivre encore deux jours en état de pénitence, et le troisième, jour de la fête de Saint Jean, il rendit l'âme.

Le roi de Castille et León avait partagé ses États entre ses cinq enfants ; et la guerre civile qui s'ensuivit fournit aux émirs d'al-Andalus l'occasion de se soustraire à l'humiliant tribut que leur avait imposé Ferdinand 1er. Chacun prit parti pour un des fils du monarque défunt, dans l'intention de diviser pour régner sans partage.

*

* *

Peu de temps après l'arrivée d'Itimad et de Zaïda à Séville, Abbad II mourut de chagrin. C'était en 1069 ; al-Mutadid était dans la vingt-huitième année de son règne ; il avait cinquante-sept ans. L'émir vint à perdre sa fille aînée Tahira, « d'une grâce merveilleuse et d'une beauté sans pareille », et qu'il chérissait plus que tout au monde. Frappé au cœur, Abbad II sombra dans la langueur et ne tarda pas à la suivre au tombeau.

Son dernier conseil à son fils, dicté par le souci de la gloire des Abbadides, fut de consacrer tous ses efforts à restaurer à son profit le califat, qui lui appartenait de droit comme héritier des Omeyyades de Cordoue, de se méfier de la puissance naissante des Almoravides au Maroc ; et de bien garder les deux clefs d'al-Andalus, le Djebel al-Tarik et Al Jezirah al-Khadra, l'Île Verte[5].

Aussitôt connue la nouvelle de la mort de l'émir, de nombreux Sévillans se dirigèrent vers l'Alcazar, mais les gardes les empêchèrent d'y pénétrer. Seuls les ministres, les généraux, les grands feudataires et les principaux ulémas furent autorisés à présenter leurs condoléances à son fils al-Mutamid, qui les reçut dans le Salon des Ambassadeurs. Les poètes, ornement de cette Cour, furent pour une fois invités à garder le silence.

Les scènes de douleur se poursuivirent jusqu'après la prière de midi. On s'employa alors à laver le corps de l'émir défunt et à le revêtir du linceul. Après la prière, on porta le corps au-dehors, dans un cercueil enveloppé d'un drap. En apercevant le cortège funèbre, la foule commença à pousser des cris de lamentation : « Il est mort, le conquérant de Huelva, de Silves, de l'Algarve ! Il est mort, le maître de Carmona, de Ronda, d'Arcos, de Niebla ! Il est mort, notre grand pourvoyeur d'esclaves ! »

Puis on vint prier sur sa dépouille. Alors, l'émir défunt fut transporté vers les jardins du palais, et enseveli dans le pavillon occidental.

Al-Mutamid lui succéda donc. Abbad III avait les talents de son père sans en avoir les vices, et il n'eut pas de peine à s'imposer. Il était brave : il avait commandé ses armées, à Silves et à Malaga. Il était meilleur poète, protecteur des musiciens et des médecins, il herborisait à ses heures, et créa un jardin botanique[6]. Le seul tort qu'on lui reprochât était son peu de zèle religieux.

De nature entière et passionnée, al-Mutamid aimait Séville d'amour. Dès les premières années de son règne, il fit d'importants travaux d'embellissement à l'Alcazar, pour gommer son aspect de forteresse

[5] Gibraltar et Algésiras.

[6] L'Aljarafe de Séville : haut lieu de la recherche agronomique hispano-musulmane aux XI^e^ et XII^e^ siècles, avec des savants comme Ibn Hajjaj et Ibn al Awwam.

primitive, et en faire un palais somptueux qu'il nomma *al-qasr al-Mubarak*, le « palais de la Bénédiction ».

Il s'offrit une nouvelle salle du trône, immense, *al-Turraya*, la « salle des Pléiades ». Réplique de la Qoubba[7] de Médina al-Zahra, c'était un grand pavillon carré couvert d'une coupole constellée d'étoiles, et que dorait le soleil couchant. Au cœur du pavillon était le nouveau Salon des Ambassadeurs, avec ses fines colonnes de marbre rose, supportant des arcades en fer à cheval, qui séparaient les alcôves de l'espace central. C'est là, parmi soieries, brocarts, tapis et tentures, dans le parfum des roses et du jasmin, que l'émir al-Mutamid recevait ses visiteurs et son cénacle littéraire.

Abbad III avait repris les rêves de son père. Et patiemment, il mettait tout en œuvre pour devenir calife de l'Islam andalou. Il ignorait qu'un destin tout autre était écrit pour lui sur la Table Gardée d'Allah.

[7] Qoubba : coupole en arabe.

II

Les enfances d'une amira[8]

« Pourquoi fais-tu la guerre, Père ? » demandait un jour la petite Zaïda à son beau-père. Zaïda venait d'entrer dans sa quatrième année. Abbad III la considérait comme sa fille ; et chacun feignait d'avoir oublié qu'elle était la fille d'un muletier de Triana.

– Je pourrais te répondre que qui veut la paix prépare la guerre, ou que la meilleure défense, c'est l'attaque… répondit al-Mutamid. Je n'aime pas la guerre ; mais c'est une nécessité politique. Nous autres Abbadides avons un grand dessein : restaurer le califat, et l'unité d'al-Andalus.

– Mais Père, bien qu'Arabes, les Abbadides ne descendent pas du Prophète (Paix et Bénédiction sur lui)…

– Certes ; mais nous avons recueilli l'héritage des Omeyyades. Les dynasties s'éteignent, petite Zaïda ; pas les rêves qu'elles portent…

– Pourquoi le califat a-t-il disparu, Père ?

– C'est une question bien difficile… Certains disent que c'est la faute de la princesse Sobheya, la veuve du bon calife al-Hakam II, qui se serait laissée subjuguer par son hajîb, ibn Abî Amir, celui qu'on appelle al-Mansûr… D'autres affirment qu'al-Mansûr a trop aimé la guerre, et aussi qu'il a trop fait le vide autour de lui… D'autres soutiennent que c'est à ça use d'Abd al-Rahman Sanchuelo, le fils d'al-Mansûr, qui a tué son frère Abd al-Malik pour être calife à la place du calife… Ce qui est certain, c'est qu'al-Mansûr, pour constituer une armée à sa main, a cassé l'organisation en tribus héritée de la conquête, qui faisait la part belle aux princes arabes… Il a recruté massivement des mercenaires chez les Berbères, et il a rompu l'équilibre qui prévalait auparavant en al-Andalus entre les Arabes

[8] Amira : princesse en arabe.

et les Berbères… Il est possible aussi qu'al-Mansûr, Sanchuelo et son frère Abd al-Malik n'aient pas assez aimé les femmes, tout simplement…

– Que veux-tu dire, Père ? demanda Zaïda, intriguée.

– Que quand on aime les femmes, on est obligé de s'intéresser aux harems ; à leurs fragiles et subtils équilibres… Aux guerres feutrées qui s'y déroulent… Aux trames secrètes qui s'y tissent… Vois-tu, petite Zaïda, le spectacle du harem complète l'apprentissage du pouvoir par le métier des armes : gagner une bataille est une chose, mais gérer les suites mêmes de cette bataille en est une autre ; être le maître ou la maîtresse d'un harem y prépare… On y apprend que rien n'est jamais acquis…

– C'est bien compliqué…

– Ce que j'essaie de te dire, petite Zaïda, c'est qu'al-Mansûr, Abd al-Malik ou Sanchuelo ont cru que le pouvoir est une chose simple, et qu'il suffit d'avoir un sabre et une armée… Ils avaient oublié que pour durer, il faut d'autres œuvres : du discernement, de la patience… De la magnanimité, de la clémence aussi parfois… Alors le califat de Cordoue a perdu sa substance et s'est peu à peu délité ; et il est mort avec eux…

– Alors toi, tu veux ressusciter les morts ? demanda naïvement Zaïda.

– Être puissant, petite amira, ce n'est pas forcément vouloir égaler les dieux… répondit al-Mutamid en souriant. Mais oui : le pouvoir doit croître ou mourir ; il ne peut pas se contenter d'être, s'il veut durer.

*
* *

La princesse Zaïda avait quatre ans lorsque le grand poète Ibn Zaydan mourut à Séville, en 1071. Il était le plus bel ornement de la Cour des Abbadides. Al-Mutamid l'idolâtrait ; Itimad l'admirait. De son côté, Ibn Zaydan appréciait beaucoup sa compagnie. Il disait souvent qu'il avait retrouvé chez elle, sous une enveloppe charnelle différente, les vertus de l'amour de sa vie, la princesse omeyyade Wallâda[9].

À soixante-huit ans, Abou Walid Ibn Zaydan était couvert de gloire, de titres et d'honneurs. Poète adulé à la Cour du plus puissant des émirs des taïfas, il y faisait également fonction de wazyr et d'ambassadeur. Pourtant, Ibn Zaydan n'était pas heureux ; Zaïda le voyait bien du haut de ses quatre

[9] La princesse Wallâda (994-1091) est connue comme poétesse. Elle a tenu un salon littéraire où elle entretenait des écrivains et des artistes, et où elle complota fort pour prendre le pouvoir au nom des Omeyyades. Réputée pour sa beauté et son indépendance, elle a inspiré les poètes, en particulier le grand Ibn Zaydan (1003-1071). Il ne reste malheureusement que quelques lignes de ses écrits.

ans. Les yeux du poète devenaient parfois graves et douloureux, son regard se voilait et de profondes rides marquaient alors son visage.

– Pourquoi êtes-vous triste, Ibn Zaydan ? lui demanda-t-elle un jour.

– Je me remémorais les jours qui ne sont plus, princesse Zaïda, répondit-il.

– C'étaient des jours tristes ?

– Non point, petite. Bien au rebours.

– Alors, je ne comprends pas…

– Tu es encore un peu jeune ; mais je vais tout de même te raconter mon histoire. C'est une histoire d'amour…

– Avec des princes et des princesses ?

– Avec une princesse…

Ibn Zaydan assit Zaïda à côté de lui.

– Autrefois, j'habitais à Cordoue, la ville des califes… J'étais jeune alors ; j'aimais beaucoup les femmes ; je les aime toujours… Les femmes de type oriental, mates de peau, avec des cheveux de jais et des yeux de braise…

– Comme ma maman ?

– Oui, comme ta maman… C'est pourtant une femme complètement à l'opposé qui fut l'amour de ma vie.

– C'est bizarre…

– Non ; cela arrive très souvent, au contraire.

– Je ne comprends pas, Ibn Zaydan.

– Tu comprendras quand tu seras plus grande… Or, donc, elle s'appelait Wallâda. Elle était la fille de Sakrâ, une esclave d'origine grecque, surnommée *la Perverse*, et du dernier calife omeyyade, Mohammed al-Mustakfi…

– Un grand prince ?

– Un prince omeyyade certes, mais un buveur invétéré, et un dépravé…

– Ce n'est pas bien de boire du vin. C'est interdit par le Coran, dit Zaïda pour montrer son jeune savoir.

– Le vin rouge seulement, petite… remarqua Ibn Zaydan. Bref, l'émir Ghewar qui avait chassé les derniers Omeyyades, tenait Wallâda pour « une réplique du passé califal ». Il la ménageait, mais s'en méfiait tout en la laissant vivre sa vie comme elle l'entendait… Wallâda était poétesse ; sans doute la plus grande qu'ait connue al-Andalus…

– Plus forte que toi ?

Ibn Zaydan avait souri.

– Pas plus forte, petite, répondit-il : différente… Elle organisait chez elle des salons littéraires où se réunissaient philosophes, poètes et artistes… La première fois que je m'y rendis, je m'attendais à la trouver plutôt laide, persuadé depuis toujours que les femmes savantes sont souvent des femmes sans beauté, qui compensent leur disgrâce par leur esprit…

– Et alors ?

– Alors, Wallâda était extrêmement belle, petite ; avec des cheveux blond cendré qui auréolaient son visage à l'ovale parfait, et donnaient à ses yeux bleus des reflets changeants. Ses paupières légèrement bistrées lui faisaient un de ces regards où naissent les songes… Et elle était aussi gracieuse de corps que belle de visage. Je suis tombé immédiatement sous le charme.

– Et elle ? Elle ne t'a pas aimée ? C'est pour cela que tu es triste ?

– Si ; elle m'aima en retour ; j'ai eu beaucoup de chance et j'en remercie chaque jour l'Immense… Aucun poète arabe n'avait eu jusque-là l'insigne honneur d'être aimé d'une princesse… Elle écrivait pour moi des chants d'amour émerveillés, comme celui-ci :

Après les souffrances de la séparation,

Aurons-nous un temps où chaque amant

Se plaindra de ce qu'il a subi comme tourments ?

Déjà lorsque nous nous rendions visite en hiver,

Je passais mes nuits sur les brasiers du désir ;

Qu'en sera-t-il maintenant que tu t'es éloigné

Et que le destin a précipité l'épreuve que je craignais ?

– C'est très beau, même si je ne comprends pas tout…

– … Mais voilà, poursuivit-il avec nostalgie, les choses ne sont pas simples ; j'étais un fidèle serviteur de l'émir Gehwar ; et Wallâda, princesse omeyyade, conspirait ouvertement pour le renverser. Cette liaison me mettait en difficulté.

– Je comprends : votre amour était impossible…

– Il était contrarié, orageux… Cela avait du charme, aussi…

– Tu es un homme compliqué, Ibn Zaydan.

– L'amour n'est pas simple, princesse Zaïda. Il n'y a que les petites filles pour croire qu'il suffit d'aimer… Wallâda était volage ; elle refusait de se marier, elle avait des amants, hommes et femmes, indistinctement…

– Des femmes ???

– Oui… Un jour, tu comprendras cela aussi… Notre histoire d'amour faisait beaucoup de bruit dans Cordoue. Seulement, elle faisait aussi des jaloux…

– C'est normal : les gens sont souvent jaloux du bonheur des autres, remarqua Zaïda avec à-propos.

– Mais tous ne sont pas ministres, petite… Le ministre Abou Amir Ibn Abdous, qui fréquentait lui aussi le salon littéraire de Wallâda, était jaloux…. Il m'a fait jeter en prison en m'accusant de comploter contre l'émir… Je… Je n'ai jamais su si c'est Wallâda elle-même qui lui avait demandé de le faire…

– Mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Vous vous aimiez !

– Je… Je la trompais avec une de ses suivantes, Otba ; une esclave noire, une chanteuse à la voix d'or… Je crois qu'elle a voulu se venger : elle était jalouse.

– Mais elle faisait pareil avec les autres !

– Oui, mais c'était une princesse omeyyade, petite amira… Moi, je n'étais « rien qu'un poète crotté »… C'est elle qui a dit cela… Je l'ai suppliée de me pardonner mon infidélité… Je lui ai écrit alors mes plus beaux poèmes :

« Ô belle Cordoue me sera-t-il donné
De retourner à toi ?
Que vienne le moment où je te reverrai
Tes nuits sont des aurores
Ta terre est un jardin
Ton sol imprégné d'ambre safrané
Un tapis d'or… »

– Quelle histoire !

– Lorsque l'émir Gehwar est mort, en 1043, son fils Aboul Walid m'a fait sortir de prison et réhabilité. Il m'a nommé ambassadeur auprès de la taïfa de Séville ; j'y suis resté depuis, mais comme serviteur des Abbadides….

– Et Wallâda ?

– Je lui ai écrit ; elle a toujours refusé de me revoir.

– Où est-elle aujourd'hui ?

– Toujours à Cordoue, petite ; elle continue à tenir un salon… Mais elle n'a plus beaucoup de monde : quelques poètes ; et des nostalgiques des califes Omeyyades… Elle est bien vieille et presque seule.

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle doit avoir soixante-dix-sept ans, à présent. Elle avait dix ans de plus que moi…

– Je comprends que tu sois triste, Ibn Zaydan…

– Il ne faut pas trop s'approcher des puissants, tu sais : ils ne sont pas heureux. La recherche du bonheur est incompatible avec le pouvoir… Je l'avais oublié en regardant Wallâda…

– Alors, pourquoi demeures-tu en ce palais ?

– J'aime trop mon confort, petite amira… Et puis les pauvres apprécient peu la poésie. Or, je n'ai jamais su que gratter du papier…

*
* *

Pendant qu'Abbad III mettait ses pas dans ceux de son père, la cruauté en moins, au harem de Séville Zaïda grandissait en force et malice, entourée d'amies à son image : des petites filles frivoles et espiègles. Il y avait Samira, toujours à la recherche d'une bêtise à faire ; Imane qui ne pensait qu'à sa toilette, et Nadia-la-distraite, qui rêvait continuellement au prince charmant.

Bien qu'encore à l'âge tendre, Zaïda et ses compagnes étaient déjà coquettes jusqu'à la frénésie. C'était à qui obtiendrait des couturières les étoffes les plus chatoyantes pour son saroual ou sa jubba[10] de soie flottante, à qui exigerait les broderies les plus délicates, d'or ou d'argent, pour rehausser encore l'éclat de la vêture, à qui aurait aux pieds les mules de cuir multicolore les plus recherchées. Itimad voyait d'un très mauvais œil cet étalage de futilités.

Zaïda avait des rapports orageux avec sa mère. Elle en était jalouse ; elle se trouvait très ordinaire, quand Itimad était un modèle de beauté ; boulotte en ses enfances, quand Itimad était svelte… Et elle trouvait sa mère froide et hautaine avec elle, presque méprisante. Prise par les obligations de la vie de Cour et par la direction du harem, elle avait confié sa fille à une nourrice, Aminata, une belle négresse aux formes généreuses, bonne mais sans faiblesse, et pleine d'un rude bon sens. Zaïda supportait mal ce qu'elle considérait comme un abandon. Et aussi, Itimad appliquait à sa fille le précepte : « qui aime bien, châtie bien » ; Zaïda, qui avait le caractère entier, ne le comprenait pas toujours. Un jour, elle lui lança au visage :

– Mère, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée !

[10] Jubba : jupe (mot d'origine arabe).

– Où es-tu allée chercher cela, Zaïda ?

– Non, tu ne m'aimes point ! Parce que je te rappelle ton ancienne vie… Parce que je te rappelle que tu étais l'esclave d'un muletier !

Itimad, d'habitude maîtresse d'elle-même, accusa le coup ; elle regarda sa fille les yeux baignés de larmes.

– Oh, ma petite fille… Mais si je ne t'avais pas aimée, tu ne serais pas ici… Quand Rumaik m'a achetée, j'avais neuf ans ; sa mère cherchait quelqu'un pour aider au ménage… Il est des filles dont on sait dès l'enfance qu'elles seront belles ; ce n'était pas mon cas… Je te ressemblais beaucoup, tu sais… Rumaik ne pouvait pas se douter que six ans plus tard, je serais la plus belle fille de Séville… C'est vrai que j'étais son esclave… Mais je l'aimais bien, mon petit ânier : il n'était pas méchant. Et il m'aimait si fort… C'est vrai que tu me rappelles mon ancienne vie ; mais je n'étais pas malheureuse, bien au rebours…

– Oh, Maman…

Zaïda se jeta dans ses bras, et enlacées tendrement, elles pleurèrent à chaudes larmes. Puis Itimad sécha ses pleurs, et reprit avec fierté :

– Et puis, j'aime me rappeler du temps où je lavais le linge des autres, Zaïda : je mesure ainsi le chemin parcouru. Et j'y puise des forces pour la suite, beaucoup de forces ! Un jour, je serai la femme du commandeur des croyants ; Abbad sera calife ! Et toi aussi, tu dois apprendre l'ambition. Si tu t'en montres digne, tu hériteras de tout cela !

*
* *

Itimad régnait sur le harem d'al-Mutamid. Elle n'avait mis que quelques années pour le façonner à sa main, profitant de la mort d'Abbad II pour éloigner les tenantes du règne précédent, et de sa faveur pour se débarrasser d'éventuelles rivales.

Ne restaient que des concubines sans conséquences, et surtout des filles choisies avec soin pour leur fidélité adamantine à Itimad, de mœurs aimables, et lettrées comme il se doit à la Cour d'un prince-poète. Itimad considérait en effet que la moindre courtisane de quelque qualité se devait d'être cultivée, et capable de parer les plaisirs qu'elle dispensait à l'émir de ceux qu'elle devait à l'esprit. Elles avaient nom Chirine, Maryem, Djamila, Adila… Elles étaient toutes liées par le même serment à leur maîtresse, qui les surpassait toutes en grâce, en beauté et en érudition. Itimad s'enorgueillissait d'avoir achevé la lecture de tout ce qui concernait les

sciences, la religion, la philosophie et l'histoire du monde ; elle connaissait Aristote, Platon, Euclide, Porphyre, Ptolémée, la médecine de Galien, d'Aboulcassis et d'Avicenne, et toutes les interprétations de la loi coranique.

Un autre lien très fort les unissait, une solidarité particulière, mélange de fraternité et de jalousie : elles étaient toutes amoureuses d'al-Mutamid, de cet émir qui versifiait sur leurs charmes, qui leur composait des *Robaïyat*, ces quatrains de treize pieds alors très en vogue : leurs joues étaient des roses, leurs lèvres des rubis, leurs seins deux pommes de senteur, leurs sourcils des arcs, et les boucles de leurs cheveux des rameaux de vigne… Et elles se seraient fait tuer pour qu'il régnât sur al-Andalus. L'alchimie et les poisons n'avaient pas de secrets pour elles. Abbad et Itimad leur confiaient des missions secrètes, les utilisaient pour espionner leurs ennemis, le cas échéant pour les éliminer.

*
* *

Ainsi allait la vie à la Cour des Abbadides : facile et insouciante pour Zaïda ; rigoureuse et exigeante pour Itimad ; jusqu'à ce que Zaïda atteigne l'âge nubile. Un jour, Itimad entra en trombe dans ses appartements.

– Ma fille, cela ne va point ! attaqua-t-elle. Tu passes ton temps à jouer avec une bande d'écervelées…

– Elles sont drôles, Mère !

– Une bande d'écervelées, te dis-je, qui te distrait mais qui ne te prépare pas à tes futures responsabilités de princesse.

– Ce sont mes amies !

– Ouvre les yeux, Zaïda : ce ne sont pas tes amies ! Elles cherchent à te plaire parce que tu es la fille de la favorite de l'émir, voilà tout : comprends-le une bonne fois pour toutes et ne l'oublie jamais ; sinon…

– Tu salis tout, Mère !

– Non Zaïda, je suis réaliste, simplement. Et pour ce qui est de la saleté, ton intérieur ressemble à une écurie !

– Oh, Mère !

– Une écurie, parfaitement. Regarde : tout est en désordre, rien n'est rangé ! Comment veux-tu que le ménage soit fait correctement ! Et puis tu es coquette, mais tu te négliges, ma fille.

– J'ai en effet besoin d'une dame de parage…

– Tu as besoin d'une gouvernante ! D'une suivante, si tu préfères. Enfin de quelqu'un qui s'occupera de ton intérieur.

– Tu as une idée, je pense, dit la jeune princesse avec humeur.

– J'en ai parlé avec ton beau-père, en effet. J'ai les noms de plusieurs filles sérieuses. L'une d'entre elles m'a paru avoir les qualités requises… Et un caractère qui devrait s'accorder au tien, je crois, ajouta-t-elle en souriant. Tu la recevras demain matin, et tu la prendras à l'essai. J'ai dit !

– Bien, Mère.

– Ce que je sais d'elle, et ce que j'ai appris par le salon des voix me plaît…

Il y avait au Dar-al-Imara, un petit salon de réception appelé *le salon des voix*, spécialement aménagé pour que l'on puisse voir et écouter les échanges de ceux qui s'y réunissaient…

– … Cette fille a tout ce que tu n'as pas : elle est ordonnée, sérieuse, réfléchie…

– Je vois : maniaque, perfectionniste, austère…

– Quand tu es impulsive, bordélique, gourmande !

– Je suis généreuse et passionnée, Mère !

– Tu es une rêveuse, ma fille ! Tu penses que les cailles te tomberont toutes rôties, comme la manne pour les Juifs au désert ! Eh bien non : pour être princesse, et pour le rester…

– IL-FAUT-LE-VOULOIR ! cria Zaïda. Tu me le répètes cent fois, Mère !

– Je te le répéterai jusqu'à ce que tu aies compris ! Pour être princesse, et pour le demeurer, il faut ne penser qu'à cela ! Si tu t'en montres incapable, tu perdras tout ce que j'ai acquis de haute lutte en séduisant ton beau-père ! Tes amies, tes fameuses amies dont tu me rebats les oreilles, deviendront bientôt des rivales ; et quand je n'y serai plus, tu te retrouveras tout en bas du harem, de service auprès des hommes que le nouvel émir voudra obliger, en changeant tous les jours comme une vile prostituée, ou pire, tu laveras le linge des nouvelles favorites ! M'as-tu bien compris à la parfin ?

– Oui, Mère, j'ai compris.

– Il te faut sortir de l'enfance, Zaïda. J'y pourvoirai. Et pour en revenir à la gouvernante à laquelle j'ai songé, cette fille est un modèle de bon sens ; elle assurera l'intendance de ta maison, et elle te donnera sa vision des choses et des êtres, qui est celle des humbles et qu'il faut toujours écouter, sache-le.

– Le peuple a toujours raison, Mère ?

– Non point, Zaïda ; mais il faut œuvrer pour l'avoir toujours avec soi.

Sur le coup, la jeune princesse en voulut beaucoup à sa mère de vouloir tout régenter comme à son habitude ; elle se défiait déjà de la personne qu'elle lui destinait pour mettre bon ordre à son délicieux fouillis, et elle s'apprêtait à lui battre froid. Combien elle se trompait alors ! Et combien elle devait, maintes fois, bénir sa mère de lui avoir donnée Guillemette de Séverac !

III

Guillemette de Séverac

L'esclave blanche emboîta le pas du garde qui l'avait prise en charge et le suivit dans le dédale des couloirs de l'Alcazar de Séville.

Elle se remémorait…

Enfant, Guillemette était, comme sa mère, servante au château des barons de Séverac, dans le Rouergue, au royaume de France. L'ancienne maison des Séverac était issue des vicomtes de Millau. Une famille à la foi fervente : en 1003, Gui de Séverac avait fondé l'abbaye et l'église de Saint-Sauveur. Guillemette servait son fils, Déodat de Séverac. Lorsqu'elle avait eu ses treize ans, il l'avait placée auprès de sa femme, Hélis.

Celle-ci avait décidé d'aller en pèlerinage à Rome, sur la tombe des Apôtres Pierre et Paul. Hélis de Séverac souhaitait également la bénédiction apostolique du pape Grégoire VII.

Au début, leur voyage s'était bien passé ; les routes du comté de Toulouse étaient relativement sûres et par Lodève, Montpellier et Saint-Gilles, ils avaient rallié le royaume d'Arles, puis Marseille. Là, ils avaient pris un navire génois qui assurait la liaison entre la cité phocéenne et la capitale de la chrétienté, via le port d'Ostie.

C'est au large de la Corse que tout avait basculé. Une tempête à rendre les tripes et l'âme ; une de ces tempêtes aussi violentes que soudaines qui se lèvent parfois en Méditerranée. Le navire génois, craquant de toutes parts, avait fini par se briser ; Hélis de Séverac s'était noyée dans le naufrage. Guillemette avait eu plus de chance : elle avait pu se cramponner à un morceau de la coque ; elle avait subi les assauts répétés des éléments en furie pendant plusieurs heures ; puis la mer s'était apaisée. Guillemette était restée agrippée à son bordage deux jours durant, redoutant de mourir

de faim, de soif, d'épuisement. Et au matin du troisième jour, elle avait été repêchée par un boutre de commerce de la taïfa de Séville, qui rentrait d'un voyage à Alexandrie.

Le capitaine du navire la jugea de bonne prise, lui demanda dans un mauvais Oc si elle était noble dame et si sa famille pouvait payer rançon. Guillemette avait secoué la tête ; et elle s'était retrouvée captive, au milieu des ballots de coton, de la cire, de l'aloès, de l'encens, de la myrrhe, du café, des aigrettes, des défenses d'éléphants et de la gomme arabique que le boutre ramenait d'Alexandrie à Séville.

Il y avait aussi dans la cargaison deux belles esclaves d'Égypte, qui regardaient avec curiosité les cheveux blonds et bouclés de Guillemette et lui avaient donné une longue robe noire qu'elles appelaient *djellaba*, pour remplacer ses vêtements déchirés. Elles lui apprirent ses premiers mots d'arabe.

Ils étaient arrivés à leur port d'attache ; une belle cité sur un large fleuve. Guillemette et ses compagnes avaient été amenées sur le *ma`rid*, le marché aux esclaves. Guillemette était vierge, ce qu'une matrone, l'*amina*, avait vérifié ; elle était blonde ce qui, elle l'avait compris, semblait particulièrement recherché par les Maures ; et c'est ainsi que Guillemette avait été marquée au henné sur l'épaule et vendue sur le haut marché réservé aux esclaves « distinguées » (*murtafa`at*) pour deux cents dinars[11], à l'émir de la taïfa.

Un an déjà… Guillemette avait appris l'arabe, et bien que demeurée chrétienne, elle savait son Coran. Elle avait appris l'oud[12], et en jouait bien. On l'avait aussi initiée au *raqs al sarki,* mais elle n'avait aucun don pour la danse orientale ; et elle avait été, plus que les autres Franques, rétive à l'enseignement des plaisirs charnels. Peu à peu, elle s'était néanmoins laissé prendre par l'Orient andalou, ses ciels étoilés, sa grande lune en croissant, la moiteur de ses nuits et la chaleur écrasante de ses jours. Et elle avait découvert avec ébahissement l'extraordinaire raffinement de la civilisation arabo-musulmane.

Guillemette avait eu un mouvement de recul quand on l'avait amenée au hammam pour la première fois. Puis la langueur et le délassement avaient eu raison de ses réticences. Avec une curiosité teintée d'élans saphiques, elle se laissait désormais captiver par l'ambiance apaisée qui régnait au hammam. Le clapotis de l'eau, l'écho assourdi des appels, des confidences,

---

[11] A l'époque des taïfas, l'unité monétaire d'al-Andalus était le dinar, pièce d'or instituée par le calife Abd el-Rahman III et qui valait sept pièces d'argent ou dirhems.

[12] Oud : ancêtre du luth européen.

les murmures dont bruissaient les alcôves ; les silhouettes féminines qui, nues le plus souvent, parfois vêtues d'une chemise transparente qui collait à la peau, ou d'une serviette nouée à la taille, déambulaient avec nonchalance : tout était propice à l'abandon. Il y avait, dans les rais de lumière tamisée qui tombaient des lucarnes multicolores, le chatoyant des peaux noires, l'éclat d'albâtre des blanches, et toutes les nuances des basanées, du pain brûlé aux reflets ambrés, qui se fondaient dans un brouillard vaporeux…

Guillemette, bien sûr, s'était comparée aux autres femmes d'al-Mutamid ; et elle s'était trouvée belle, avec ses bras façonnés par l'effort, ses hanches larges, ses seins lourds et laiteux, la douceur de sa peau et sa longue chevelure bouclée… Au hammam, elle se laissait glisser dans l'eau fumante ; et là, elle fermait les yeux, longtemps ; puis elle s'aspergeait le visage, sortait du bassin et confiait son corps aux masseuses, dans les alcôves voisines. Elles lui avaient appris l'art du massage ; Guillemette se piqua au jeu ; et bientôt, c'est elle qui massait ses compagnes.

Guillemette se remémorait ; trois semaines plus tôt…

Deux femmes étaient venues ; deux concubines avec lesquelles elle avait fraternisé, Chirine et Maryem.

– Notre émir, Abbad III, désire te connaître. Il faut te préparer ! avait dit Maryem.

– Me connaître ?

– Mais oui, ne fait pas la sotte : il veut coucher avec toi ! avait lancé Chirine.

– Te faire l'amour ! avait renchéri Maryem.

– Mais… Je ne veux pas !

– Tu n'as pas à vouloir, Guillemette, tu es une esclave. Nous allons préparer le petit hammam ; nous reviendrons te chercher dans un moment. À tout à l'heure !

Guillemette était restée seule, dans les affres de l'attente. Une femme d'une grande beauté qu'elle ne connaissait pas, vêtue de sa seule jubba, s'était approchée.

– De quoi as-tu peur, petite *Roumiyya* ? avait-elle demandé.

– Qui es-tu ?

– L'émir me nomme *Fleur d'oranger*… J'ai beaucoup d'autres noms… Il y a longtemps que j'ai oublié mon prénom d'origine…

– D'où viens-tu ?

– J'ai été raflée lors d'une des campagnes des Sévillans dans une taïfa berbère, et vendue comme esclave… Alors, de quoi as-tu peur ?

– L'émir… Il me veut ! Chirine et Maryem vont me parer pour ce déshonneur !

– Sottises, avait répondu l'inconnue : appartenir à l'émir al-Mutamid est un honneur.

– Mais je ne veux appartenir à personne ! Je… je ne suis pas prête !

– Voyons, petite *Roumiyya* : qu'y a-t-il de si terrible dans l'amour d'un homme et d'une femme ?

– Où vois-tu l'amour, dans ce qui se prépare ! L'amour, ce n'est pas ça ! L'amour, c'est… C'est la communion de deux âmes…

– Balivernes : l'amour est chose plus simple que tu ne crois. C'est d'abord la rencontre de deux fantaisies… Et parfois, ma belle, c'est tant mieux. Car ce que ne disent pas tes contes, c'est que la communion des cœurs n'est rien sans l'union des corps : ça, je puis te l'assurer…

– Mais ton al-Mutamid n'est pas mon bien-aimé ! Je ne le connais même pas !

– Eh bien, tu vas le connaître…

– Jamais je ne l'aimerai !

– Qu'en sais-tu, petite *Roumiyya*… murmura l'inconnue.

– Si cet homme me touche, je me tuerai !

– Là, tu déraisonnes tout à fait, petite *Roumiyya*. Abbad est un poète ; il est délicat avec les femmes ; c'est pour cela que nous l'aimons toutes, ici… Tu es belle, Guillemette… Ne sois pas farouche, ne te raidis pas, abandonne-toi plutôt ; alors tu connaîtras entre les bras de l'émir des délices dont tu ne soupçonnes même pas l'existence…

– Je… je ne veux pas…

– Tu n'as pas d'autre choix que de suivre les femmes chargées de ta toilette… Va, et qu'Allah soit avec toi…

La mystérieuse inconnue s'était éloignée. Chirine et Maryem arrivaient.

– Tu discutais avec Itimad ? avait demandé Chirine.

– Itimad ? Elle m'a dit qu'elle s'appelait *Fleur d'oranger*… »

Les deux amies s'étaient esclaffées.

– Bien sûr, al-Mutamid l'appelle aussi *Fleur d'oranger* ! Mais son nom est Itimad ; c'est notre maîtresse ; la favorite de l'émir !

Dans l'alcôve voisine, Itimad se faisait masser par des mains expertes ; elle réfléchissait.

– Celle-ci, pensait-elle, pourrait émouvoir Abbad, qui sait ? Et à terme, me le ravir… Je dois l'éloigner au plus vite !

*
* *

Dans le petit hammam, Chirine et Maryem avaient entraîné Guillemette jusqu'à une étuve décorée de mosaïques multicolores. Elles s'étaient déshabillées puis, sans égard pour ses réticences, elles lui avaient retiré ses vêtements, et elles l'avaient poussée dans le bain. Chirine et Maryem s'étaient précipitées à sa suite, et l'instant d'après, les deux concubines la savonnaient de la tête aux pieds, avec des gloussements de gamines effrontées. L'une s'emparait d'une toile rêche, gommant son corps jusqu'au sang. L'autre s'attaquait à sa chevelure, l'enduisant de *ghassoul*, la lissant, la peignant. Énergiques, précises, Chirine et Maryem s'activaient sur elle sans lui laisser reprendre souffle, comme sur une poupée de chiffon. Enfin, elles l'avaient épilée, huilée, maquillée ; elles avaient dessiné de fins entrelacs au henné sur ses mains, ses poignets, ses pieds et ses chevilles, souligné d'antimoine ses paupières, et bruni ses lèvres à la racine de noyer.

– Quand je pense, disait Chirine, que vous autres chrétiennes ne vous épilez pas, que vous ne vous oignez pas d'huiles parfumées, que vous ne nourrissez pas de *ghassoul* vos cheveux ! Et que vous vous maquillez si peu…

– Vous ne pensez donc pas à vos hommes ? Quel plaisir peuvent-ils trouver dans vos bras, si vous ne vous faites pas désirables ? disait Maryem.

– Il faut t'habiller, à présent…

Sans un regard pour les tenues de courtisanes que Chirine était allée chercher dans un coffre de thuya, Guillemette avait accepté le premier saroual venu, abandonnant à la concubine le soin de choisir à sa guise un caraco qui complétait sa vêture. À ses bras et à ses chevilles, Maryem avait passé des bracelets ornés de clochettes. À son cou et à ses oreilles, elle avait fixé de lourds bijoux berbères.

– Va, à présent ; l'émir t'attend.

Chirine avait désigné une porte, dans l'ombre. Et Guillemette s'était avancée, dans le tintement clair de ses bracelets.

La jeune fille avait ouvert la porte. Un eunuque noir et silencieux l'attendait : un de ces hommes impressionnants par leur couleur, leur taille

et leur corpulence qu'elle avait déjà entrevus depuis son arrivée au harem d'al-Mutamid, et qui, elle le savait, vivaient dans l'intimité de l'émir et de ses femmes. Il l'invita du regard à le suivre. Ils traversèrent une succession de salons, puis un jardin rempli de fauves, lions, panthères, guépards, avant d'atteindre les appartements d'Abbad III. Guillemette avait grand-peur. Des images tourbillonnaient dans sa tête : les histoires que l'on racontait, les soirs d'hiver à la veillée, au château de Séverac… Ces histoires terribles de filles enlevées par les Maures, vendues comme esclaves au pays d'Allah, livrées aux caprices de despotes cruels, et finissant violentées, dépecées, ou la tête tranchée sur un plat d'argent…

L'eunuque avait soulevé une tenture de soie émaillée d'or et s'était effacé devant Guillemette en s'inclinant. Elle entra dans un petit salon à l'ambiance très intime : tapis d'épaisse soie, coussins multicolores, brûle-parfum… Sur un plateau de cuivre, une collation. Et l'attendant dans un sofa, l'émir al-Mutamid.

– Salam Aleykoum, petite *Roumiyya*... Guillemette, c'est cela ?

– Aleykoum Salam, Seigneur. Oui, c'est mon nom.

– Guillemette de Séverac… Ton nom sonne comme un poème, sais-tu ? Chirine et Maryem t'ont parée pour ce soir, tu dois mourir de soif… Veux-tu de ce sirop de roses glacé ?

– Oui Seigneur ; merci.

L'émir lui avait tendu un hanap ; Guillemette avait bu ; puis l'émir lui avait désigné un coussin aux pieds du sofa ; elle s'y était assise. Al-Mutamid l'observait d'un air affable.

–Je te sens tendue, petite *Roumiyya* ; qu'y a-t-il ?

– J'ai peur, Seigneur. Oh, comme j'ai peur !

– Il ne faut pas, Guillemette. Pourquoi as-tu peur ?

– Je… je ne veux pas vous appartenir. Non, ce n'est pas cela ; je sais bien que j'appartiens à votre maison et que je suis votre esclave ; mais je ne veux pas…

– Bien des femmes pourtant aimeraient être à ta place, ce soir… Et toi, tu ne veux pas que nous unissions nos corps… Tu n'as vraiment aucune attirance pour moi, Guillemette ?

– Ce n'est pas cela, Seigneur, mais je crains…

– Ah ! Je vois : tu crains de pécher à la face de ton Dieu… Vos prêtres vous mettent tant d'idées absurdes dans la tête, pour asseoir leur misérable pouvoir : le mépris des corps, le rejet de l'amour physique… C'est donc cela qui t'effraye ? Mais nos corps, Allah les a sculptés de son souffle au commencement des temps, les donnant à l'homme et à la femme pour

qu'ils en jouissent, comme de toute chose en ce monde… Ton corps est l'écrin de ton âme, un oud dont tu peux tirer des mélodies enivrantes… Ta chevelure, petite *Roumiyya*, est une crinière blonde, ton ventre une plaine à blé, tes hanches un sillon généreux, ta gorge deux tours qui gardent un trésor, tes yeux des poussières d'étoiles… J'aurais plaisir à te dompter, et toi, à te rendre à mon désir…

– Vous parlez bien, Seigneur, vos mots me caressent… Mais non, ce n'est pas la peur du péché.

– Alors quoi ? avait demandé le prince-poète.

– Je ne veux pas vous appartenir, voilà tout. Mais je peux vous jouer de l'oud, si vous voulez.

– Je ne t'ai pas fait venir pour cela, petite *Roumiyya*... avait dit Abbad III en souriant. Mais pourquoi pas, au fond ? Joue donc pour moi.

Guillemette avait commencé à jouer. Al-Mutamid l'écoutait. Il avait fermé les yeux, et dégustait une liqueur d'anis sur glace. Lorsqu'elle eut fini, il ouvrit les yeux.

– Quel dommage que tu refuses l'amour, Guillemette… Tu joues bien de l'oud ; tu dois être douée pour le plaisir…

– Je vous sais gré de ne pas m'avoir forcée, Seigneur.

– Je ne suis pas un tigre… Peut-être un autre jour, qui sait ? Nassim !

L'eunuque entra et salua.

– Nassim, raccompagne cette jeune et farouche vierge au harem ; et fais venir Chirine, je te prie !

Guillemette était retournée au harem. Le lendemain, al-Mutamid discutait avec Itimad.

– Chirine était prête à l'amour, hier soir ; et femme dans toute l'acception du mot et dans tout le charme de ses vingt ans… Par contre, la petite *Roumiyya* était rétive…

– C'est qu'elle n'a pas encore rencontré l'homme qu'elle aimera, Abbad… Je l'ai vue avant qu'on te l'envoie… J'ai aussi discuté avec les autres femmes du harem : laisse faire le temps ; Guillemette a d'autres qualités ; c'est une femme de tête… Et puisqu'elle refuse l'amour, je crois que j'ai trouvé à l'employer…

*
* *

Guillemette suivait le garde. Ils avaient franchi une interminable allée voûtée, avant de se retrouver au seuil d'une immense porte ciselée qui

menait à un vestibule, puis à une nouvelle porte. Après avoir parcouru de nombreuses salles ornementées, ils avaient débouché sur une cour pavée de marbre et entourée de colonnades dorées, au centre de laquelle une fontaine laissait admirer ses tuyaux d'or et d'argent, tandis que tout autour voletaient des oiseaux exotiques… C'est à cet endroit que le garde qui l'accompagnait l'avait confiée à un eunuque noir. Il l'introduisit dans une vaste pièce, dont le mur du fond était fait d'une tenture de soie émaillée de rubis et d'émeraudes, et s'effaça, tout aussi silencieusement qu'il était apparu.

– Salam Aleykoum ! Comment t'appelles-tu ?

Guillemette avait sursauté.

– Je me nomme Guillemette, répondit-elle. Guillemette de Séverac, au pays des Francs…

– Je suis la princesse Zaïda, fille d'Itimad, la favorite de l'émir d'Ishbiliya.

La princesse observait Guillemette. La jeune Franque était belle : un visage fin, le nez droit, de belles lèvres un peu épaisses, de grands yeux verts. Des cheveux blonds et bouclés ; légèrement plus grande qu'elle, bien proportionnée, la poitrine épanouie. Elle ressemblait à une madone de vitrail. Avec, dans les traits et le maintien, quelque chose de fort malgré l'appréhension ; quelque chose de solide et de rassurant.

Guillemette lui plut immédiatement.

De son côté, Guillemette, après le premier instant de surprise, regardait Zaïda avec curiosité. Elle était soulagée ; elle s'attendait à être amenée à un intime du prince, peut-être à demi-fou, qui lui aurait fait subir les derniers outrages, et elle se retrouvait face à une jeune princesse arabe, qui avait sensiblement le même âge qu'elle.

Zaïda ne lui parut pas précisément belle ; mais elle avait du charme, indéniablement, et pour le caractère elle paraissait fière, vive, et peut-être un peu fantasque.

« Voyons ce que l'avenir nous réserve », pensa-t-elle.

– Quel âge as-tu ? demanda Zaïda.

– J'ai quinze ans, Princesse.

– Tu dois te demander pourquoi tu es ici… Allons droit au but : si je t'ai fait mander, c'est que j'ai besoin d'une suivante, Guillemette. Quelqu'un qui m'assiste pour la toilette, la vêture, qui prenne en charge les servantes et les femmes de chambre, et qui m'assiste en tout quand j'en manifesterai le désir, bref de quelqu'un qui me facilite la vie… Tu as la réputation

d'une fille sérieuse et réfléchie. Exactement la personne dont j'ai besoin… d'après ma mère.

– Je comprends, Princesse.

– Te sens-tu capable de remplir cet office, Guillemette ?

– Je l'ai déjà fait à Séverac, Princesse ; pour ma maîtresse, la baronne Hélis. Mais… le château était bien plus petit que ce palais, dit-elle en embrassant la pièce du regard.

– Combien y a-t-il d'habitants à Séverac ?

– Près de mille âmes, princesse.

– En effet, c'est bien petit… Minuscule. Eh bien je te prends à l'essai, Guillemette : montre-moi ce que tu sais faire, et tu n'auras pas à le regretter.

Guillemette fit rapidement ses preuves : elle n'avait pas sa pareille pour veiller au bon ordre des appartements de Zaïda. Elle avait du bon sens ; elle était calme. Itimad ne s'était pas trompée : Zaïda et elle s'accordaient bien. En quelques mois, Guillemette s'était rendue indispensable ; Zaïda l'appréciait hautement, chantait ses louanges et en avait fait sa confidente ; elles étaient devenues les meilleures amies du monde. Inséparables.

Itimad avait donné à Zaïda une suivante ; Abbad son père lui donna bientôt, pour assurer sa garde, l'un des plus prometteurs de ses officiers d'état-major, Khalil al-Fatah.

C'était un beau jeune homme de vingt ans, à la haute taille et aux larges épaules, au teint basané, aux yeux bleus, à la fine moustache, aux dents éclatantes qui semblaient éclairer son visage lorsque s'ouvrait, pour un sourire doux et mélancolique, une bouche d'une forme exquise et de la plus parfaite distinction.

Khalil al-Fatah était bon cavalier et montait divinement. Avec cela, plus doué pour versifier que pour combattre, mais possédant parfaitement le protocole et d'une adamantine fidélité aux abbadides ; il devint donc le chef de la garde arabe de la jeune princesse.

*
* *

Le temps avait passé. Outre Guillemette, qui s'occupait de sa maison, Itimad avait donné à sa fille les meilleurs précepteurs de Séville.

À leur contact, Zaïda avait changé. Itimad avait eu la sagesse de choisir, parmi les imams des medersas les plus prestigieuses et les savants les plus illustres, ceux qui sauraient apprivoiser cette nature entière, la mettre en

confiance et qui, tout en ménageant la favorite, sauraient libérer cette jeune intelligence de l'étouffante tutelle de sa mère.

Zaïda découvrit qu'elle était douée pour les études ; qu'elle aimait à échanger avec ses précepteurs ; qu'elle avait du talent pour débattre et convaincre ; et qu'elle retenait aisément leurs patientes leçons.

Peu à peu, elle apprit à réfléchir, et à se méfier de son caractère ; son tempérament fantasque devint imagination, son impertinence devint ironie piquante et son obstination devint persévérance.

Pour le chant, la musique et la danse, Itimad l'avait confiée à Chirine et Maryem. Zaïda s'y reposait des livres, et apprenait aussi l'art de la séduction et les raffinements de l'amour. La petite fille boulotte était devenue belle ; elle apprit à se faire désirer.

En quelques années, Zaïda devint une jeune princesse ambitieuse et cultivée et une courtisane accomplie. Parmi les filles d'al-Mutamid, elle était la préférée, et celle qui promettait le plus.

IV

Le prince déchu

Golpejera, non loin de Carrión, janvier 1071…

Couvert de sang et de poussière, Alphonse VI de León était à genoux devant son frère Sanche II de Castille. À côté du roi Sanche assis sur un trône de campagne, le *Campeador*, Rodrigue Diaz de Bivar, debout, les bras croisés, regardait Alphonse d'un œil goguenard.

– Te voici vaincu, mon frère ! disait Sanche. À dater de ce jour, je suis roi de Castille et León ! Quant à toi…

– Grâce, mon frère ! Grâce pour lui !

Sanche II lança un regard furibond à celle qui venait de l'interrompre.

Urraque de Zamora était l'aînée des enfants de Ferdinand 1er de Castille. Elle était destinée à succéder à son père en l'absence d'enfant mâle ; et elle avait reçu une éducation de reine. Sanche se rappelait…

Un an avant sa mort, le 23 décembre 1064, Ferdinand 1er avait convoqué à León tous les prélats et tous les grands de son royaume, et déposé solennellement, dans la nouvelle église construite pour l'occasion, les reliques de saint Isidore que l'émir de Séville, vaincu, avait dû livrer. Il les avait consultés sur son projet de partager ses États entre ses enfants, « afin qu'après sa mort, ses enfants, s'il se pouvait, menassent entre eux une vie paisible ». Et, chose étrange ! Dans cette assemblée de tous les conseillers de la couronne, pas une voix ne s'était élevée pour protester contre ce partage insensé, et pour prédire les malheurs qu'il devait enfanter.

Alphonse, que le roi préférait à tous ses fils, était le mieux loti : les rives du Duero jusqu'à Salamanque, avec les Asturies et León, siège de l'empire, et le royaume tributaire de Tolède. Garcia, le plus jeune, avait

hérité de la Galice et du Portugal, avec la suzeraineté sur Séville et Badajoz. Les filles, Elvire et Urraque, recevaient en *infantazgo*[13] la seigneurie de tous les monastères des royaumes de Castille et León, mais se voyaient interdire le mariage.

Seul Sanche, l'aîné, qui héritait de la Castille et de l'influence sur la Navarre et la taïfa de Saragosse, s'était estimé lésé et avait refusé de prêter serment de fidélité au partage.

Pendant les deux années qui avaient suivi la mort de Ferdinand 1er, l'ascendant de sa pieuse veuve Sancha était parvenu à maintenir, non sans peine, la concorde entre ses enfants. L'Espagne chrétienne était alors divisée en six principautés, León, Castille, Galice et Portugal, Navarre, Aragon, Catalogne, sans qu'aucune ne se trouvât assez puissante pour dominer ou pour conquérir les autres.

Mais à la mort de sa mère, Sanche de Castille avait déclenché les hostilités contre Alphonse de León ; à Golpejera la fortune s'était d'abord tournée du côté d'Alphonse ; mais son humanité l'avait empêché d'en recueillir le fruit, et, content d'avoir repoussé l'injuste agression de son frère, il s'était refusé à achever sa défaite et à poursuivre ses soldats en déroute.

Alors le fameux *Campeador*, qui servait dans l'armée de Sanche II, l'avait engagé à ne pas désespérer et à tenter vers le matin une attaque contre le camp d'Alphonse, où régnait la sécurité de la victoire. L'avis était bon, et Sanche s'était empressé de le suivre. Ralliant comme il avait pu ses troupes débandées, qui avaient repris courage en voyant qu'on ne les poursuivait pas, il avait frappé à la pique du jour l'armée de León. Les soldats d'Alphonse, surpris au milieu de leur sommeil, et attaqués quand ils croyaient n'avoir plus d'ennemis, avaient été aisément vaincus ; Alphonse, fait prisonnier dans une église où il s'était réfugié, avait été emmené à lui. Et leur sœur Urraque s'était hâtée d'accourir pour protéger Alphonse.

– Vous ! Toujours vous, qui intervenez dans les affaires comme mars en Carême ! cria Sanche à Urraque.

– Il le faut bien, Sire mon frère ; pour vous empêcher de commettre une faute.

– Et pourquoi lui ferais-je grâce, ma chère sœur ? Ce serait faiblesse, en vérité ! La coutume, chez nous, veut que les rois, à leur mort, divisent l'héritage entre leurs enfants, garçons et filles… indistinctement. Notre

[13] Le domaine de l'*infantazgo* était une institution destinée à permettre une grande autonomie financière aux infantes.

père le fit ; soit : j'étais l'aîné, j'ai rongé mon frein. Mais nos lois veulent également que de cette division jaillisse la guerre ; et que les combats entre les héritiers désignent le plus digne, celui qui rafle la mise ! Les armes ont parlé ! C'est moi, le plus digne. Et Alphonse mourra.

– Ne tâchez pas vos mains de ce sang, mon frère. Laissez-le vivre ; enfermez-le dans un couvent, ou un cachot si cela doit vous plaire, mais ne prenez pas sa vie ! Vous n'avez pas besoin de cela… Il ne compte plus…

Sanche II regardait sa sœur.

– Vous êtes prête à tout pour qu'il vive… Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

– Grâce… murmura-t-elle.

– Puisque vous l'aimez tant, je vous fais un marché : vous allez, ma sœur, me céder votre *infantazgo* ; dans sa totalité : les bénéfices des monastères, les châtellenies… Tout. En échange, Alphonse sera reclus, à vie, au monastère de Sahagún. Il se fera moine…

Urraque de Zamora regarda Sanche. Elle pesait le pour et le contre. « Allons, pensa-t-elle, nous avons tout aujourd'hui pour arriver à demain. Tant qu'il y a de la vie… »

– J'accepte, dit-elle au bout d'un moment, de vous remettre tous mes biens. Mais ai-je votre royale parole qu'Alphonse aura la vie sauve, et qu'il ne sera pas fait de mal à son corps ?

– Vous l'avez, ma sœur… Le seul mal qu'il aura à subir, le connaissant, c'est qu'il devra désormais respecter le vœu de chasteté !

Le roi partit d'un rire gras ; les *ricos homes* castillans qui l'entouraient firent de même.

– Allons, messire *Campeador*, dit Sanche, saisissez-vous de mon frère, et conduisez-le au monastère de Sahagún ! Vous le confierez aux bons soins de l'abbé ; et vous installerez à l'hostellerie une troupe suffisante pour faire bonne garde. Vous m'en répondrez.

– Bien, Sire.

Alphonse VI de León n'avait pas prononcé une seule parole. Il était devenu, à l'instar des princes déchus qui l'avaient précédé, une âme morte. On lui mit des fers aux poignets et aux chevilles ; on le fit monter dans un chariot fermé. Au moment de partir, il leva les yeux vers sa sœur Urraque. Des yeux remplis d'amertume. Elle lui fit un petit geste de la main, qui signifiait : « confiance ! »

*

* *

Le village et l'abbaye de Sahagún sont situés au sud-est du royaume de León, dans la *Tierra de Campos*, à une quinzaine de lieues de la capitale. Le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle qui le traverse, le *Camino francés*, met Sahagún en communication avec Burgos, en Castille et Logroño, chef-lieu de la province de la Rioja. Le climat est extrême, chaud en été et froid en hiver.

Fondée au IX^{e} siècle par Alphonse III, roi des Asturies, l'abbaye avait été rasée au sol par al-Mansûr en 988, lors d'une de ses expéditions dans les royaumes chrétiens du Nord. Elle avait été reconstruite au début du XI^{e} siècle ; on avait pour cela utilisé des captifs arabes razziés dans le Sud, juste retour des choses… Et le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle avait redonné à la cité et au monastère de Sahagún tout leur éclat.

Pour reconstruire Sahagún, les rois de León avaient fait appel à l'abbaye bourguignonne de Cluny. Le monastère n'avait cependant pas encore intégré l'*ecclesia Cluniacensis*, même si Ferdinand 1er, le père d'Alphonse, lui versait un tribut annuel de pièces d'or[14].

Alphonse arriva à Sahagún le sixième jour après son départ de Golpejera, à la fin de la matinée. Il avait neigé ; il faisait froid. Par les interstices du char fermé, le roi déchu avait reconnu le puissant édifice religieux à l'architecture romane qui dominait le village : il s'y était rendu deux fois, alors qu'il était prince, et l'avait également visité l'année précédente comme souverain de León.

Le char et son escorte prirent la montée qui menait au monastère. Après la porte, qui était l'unique passage dans le mur d'enceinte, s'ouvrait une allée bordée d'arbres qui menait à l'église abbatiale. À gauche de l'allée s'étendaient une vaste zone de potagers et d'arbres fruitiers et un jardin botanique. Toujours à main gauche, épousant les courbes de la muraille, l'hôpital, les bains et l'herboristerie.

Au centre, la robuste église abbatiale, solidement campée, plus large que haute, et surmontée, comme une forteresse, par une rangée de créneaux carrés.

À gauche de l'église et autour du cloître se trouvaient la bibliothèque, la salle capitulaire, le dortoir des moines, la résidence de l'Abbé de Sahagún, l'hostellerie et le bâtiment des novices.

[14] Le tribut espagnol financera l'essentiel des travaux de l'abbatiale de Cluny, la plus vaste église d'Occident, qui sera dédicacée le 23 octobre 1130 par le pape Innocent II.

Sur le côté droit, les tombes des moines ; et au-delà d'une vaste esplanade, le long de la muraille, une série de bâtiments agricoles et artisanaux : étables, soues, écuries, forges, moulins et pressoirs.

Aussitôt arrivé, Rodrigue Diaz de Bivar demanda à voir l'abbé de Sahagún. Pendant ce temps, les soldats prirent position à la porte et le long du mur d'enceinte. Alphonse avait été déferré ; il était descendu du char et solidement encadré par les gardes, il avait entrepris de faire le tour du monastère, afin de se dégourdir les jambes.

Ils longèrent les bâtiments agricoles, s'attardèrent vers les forges, où les tâcherons actionnaient les soufflets et s'affairaient sur leurs outils, indifférents à l'agitation qui s'était emparée du monastère avec l'arrivée de ces hôtes inattendus.

Rodrigue revint un peu plus tard.

– Mon cher Alphonse, je viens de régler avec l'abbé les dispositions pour ton séjour… Tu prendras l'habit de novice dès demain. Pour ce soir, tu logeras avec nous à l'hostellerie.

Alphonse ne répondit rien.

– Allons nous restaurer, à présent, dit le *Campeador*. Tu dois avoir faim ; pour ma part, la route m'a ouvert l'appétit !

Ils se rendirent à l'hostellerie du monastère. Les moines leur apportèrent de la soupe fumante, du jambon, du fromage, des olives, du pain, du bon raisin sec et du vin. Ils mangèrent et burent à satiété.

Puis le cellérier, avec force courbettes, conduisit Alphonse et ses geôliers à leurs cellules. Alphonse prit quelque repos ; puis, peu avant le crépuscule, il demanda à sortir pour marcher encore un peu. Accompagné de deux soldats, il refit le tour du mur d'enceinte, visitant l'hôpital, les bains, s'entretenant avec l'herboriste ; puis à nouveau les bâtiments agricoles du monastère, échangeant avec les porchers et les palefreniers.

Alphonse avait un vague souvenir du monastère ; sans que ses geôliers ne s'en rendent compte, il avait remarqué que le dépôt des litières était poussé derrière les écuries et les soues, et qu'il se déversait par une trappe sur la pente au-delà des murailles. Le terrain en contrebas était recouvert de débris que la neige n'arrivait pas à cacher tout à fait.

« Les soues ! pensa-t-il. Les soues ne sont pas gardées ! Ils n'y ont pas pensé… »

Alphonse feignit l'indifférence et rentra peu après à l'hostellerie, où il joua aux dés avec les soldats. Le soir venu, après le repas, le roi déchu se rendit dans la cellule qu'on lui avait assignée. Un moine l'y rejoignit peu après, avec une écuelle de bois et un rasoir.

– Sire Alphonse, dit le moine, je suis le barbier du monastère. Je viens pour vous raser, et vous tonsurer, comme il sied à un novice ; pardonnez-moi.

– Tu fais ton office, et tu es pardonné, répondit Alphonse. Mais il est tard ; et je chemine depuis six jours… Je souhaite me reposer. Reviens me voir demain matin, à l'aurore.

– Comme il vous plaira, Sire.

Le moine sortit comme il était venu. Alphonse était seul. Il ne se coucha pas et attendit que les lumières soient toutes éteintes dans le monastère, et que les bruits aient cessé dans l'hostellerie ; puis, il sortit de sa cellule en tapinois. Dehors, il gelait à pierre fendre ; seuls les soldats, munis de lanternes, montaient la garde le long du mur d'enceinte, et à la porte du monastère. Alphonse laissa passer une ronde, et quand les soldats se furent éloignés, il courut vers les soues, passa à l'arrière du bâtiment, descendit dans la fosse et se glissa par la trappe hors du monastère, vers la liberté.

Le lendemain, à l'aube, le barbier du monastère se rendit dans la cellule d'Alphonse. Il ne le trouva point. Il alla, sans trop se presser car il avait déjà compris, annoncer au cellérier qu'il n'avait pas trouvé le roi déchu dans sa cellule. On réveilla Rodrigue Diaz de Bivar ; celui-ci, furieux, fit fouiller le monastère de fond en comble, à la grande ire de l'abbé. Mais on dut se rendre à l'évidence : Alphonse avait faussé compagnie à ses geôliers.

L'évasion fut connue le surlendemain à León.

– Savez-vous la nouvelle, ma sœur ? s'écria le roi Sanche hors de lui, s'adressant à Urraque. Elle va certainement vous contenter : votre cher Alphonse s'est échappé du monastère de Sahagún !

– Sire, répondit-elle, vous le teniez en geôle ; il a cherché à s'enfuir, c'est la loi commune. C'était à son geôlier de monter bonne garde, il me semble…

Rodrigue Diaz de Bivar sursauta mais ne releva pas.

– Le *Campeador* n'est pas fautif, madame ! C'est ce coquin d'abbé qui ne lui avait pas signalé l'issue hors les murs que représentait la fosse aux immondices, par où il s'est évadé !

– Il n'y a que vous, Sire mon frère, pour mettre ainsi des latrines dans la conversation…

– Raillez, raillez ! Rira bien qui rira le dernier ! Pour commencer, vous allez, ma sœur, tenir la promesse que vous m'avez faite : vous allez me céder le bénéfice de tous vos monastères, et me livrer la forteresse de Zamora !

– Je vais donner des ordres, Sire, dit Urraque en s'inclinant.

Elle n'avait pas précisé lesquels.

Le soir même, Urraque quittait León et se retranchait avec ses fidèles dans Zamora. Al-Mansûr, le hajîb du calife omeyyade Hichâm II l'avait détruite de fond en combles ; Fernand 1er de Castille l'avait reconstruite, avant de la céder en héritage à sa fille bien-aimée.

La forteresse de Zamora avait la réputation d'être imprenable.

V

Alphonse, fugitif et parjure

À peine sorti de l'enceinte du monastère, Alphonse n'avait eu aucune difficulté à se procurer un cheval ; il était très aimé à Sahagún et trouver des complicités fut chose aisée. Changeant de monture dans les monastères tenus par sa sœur Urraque, il alla, bride abattue, et accompagné des trois nobles Leónais, Arias Gonzalo et les frères Ansurez, Pierre et Fernand, que sa prévoyante sœur Urraque lui avait donnés pour conseillers et chevaliers poursuivants, demander asile à son allié et tributaire, l'émir al-Mamûn de Tolède.

Tolède était alors l'une des taïfas les plus riches et les plus puissantes d'al-Andalus.

Dès avant 1031, les Tolédans, inquiets des luttes de clans qui se jouaient dans leur ville à la faveur de l'agonie du califat, s'étaient mis en quête d'une dynastie de rechange. Ils étaient allés la chercher à Santaver près de Cuenca, où ils avaient proposé les rênes du pouvoir à une tribu berbère, celle des Banu Dilnûn.

Le premier de ses chefs à régner à Tolède, al-Zafir, avait déjà montré de solides qualités de mécène ; d'autant plus que l'effondrement du califat avait aussi sonné le glas des rigueurs malékites[15] en vigueur à Cordoue du temps d'al-Mansûr, au profit d'interprétations plus libérales de la loi coranique, propices à l'épanouissement des arts et des sciences.

[15] Le malikisme est l'une des écoles du sunnisme. C'est un courant traditionaliste et conservateur ; la pensée qui l'anime se situe dans la fidélité à la grande tradition prophétique, qui s'est manifestée à Médine, la ville du Prophète, et qui a été pieusement entretenue par ses successeurs immédiats. Al-Andalus était l'un des plus solides bastions du malikisme.

Mettant à profit la véritable débandade qui affectait toutes les ressources concentrées jusque-là à Cordoue, en hommes de savoir et de talent, mais aussi en livres, l'émir al-Zafir attira à Tolède savants, poètes, artistes et architectes, en quête de nouveaux protecteurs. Et il s'attacha à recueillir les manuscrits anciens, les recueils d'Aristote, d'Euclide, de Galien, d'Hippocrate, de Ptolémée et bien d'autres encore, conservés à Cordoue pour les emmener à Tolède, où ils allaient constituer un fonds inappréciable.

Sous l'égide des Banu Dilnûn, la taïfa de Tolède s'était spécialisée dans les sciences. Elle ne pouvait rivaliser dans le registre de la poésie, si consubstantielle à l'âme arabe, avec sa voisine et concurrente Séville. Mais depuis qu'al-Mamûn, son fils, avait succédé à al-Zafir, Tolède s'était installée dans la magnificence. Monarque fastueux, il s'était fait aménager un palais merveilleux dans l'enceinte d'al-Hizam, le quartier gouvernemental : un palais à étages en pavillons à flanc de colline, agrémenté de jardins luxuriants, où il donnait des fêtes d'une splendeur asiatique.

Il y avait le fameux pavillon d'apparat appelé al-Mukarram (autrement dit le Vénéré, attribut appliqué à La Mecque elle-même) ; et aussi le salon dit de l'Intimité ; ou encore celui des Parfums qui imprégnait les courtisans d'inoubliables souvenirs olfactifs.

Tolède, *Tulaytula* en arabe était une ville surpeuplée, près de cent mille habitants dont cinquante mille intra-muros, et débordante d'activité. Des chantiers de construction se déployaient un peu partout, dans une médina qui foisonnait d'artisans regroupés en quartiers. Les étals et les échoppes, minuscules mais bien approvisionnés, étaient installés dans les souks, ou dans les *alcaicerias* réservées aux objets de luxe et donc fermées et gardées la nuit. Les juifs, les musulmans et les chrétiens vendaient et achetaient l'abondante production locale, de même que les marchandises précieuses et les épices rapportées des contrées lointaines de l'Orient. Toute cette bourdonnante animation commerciale se concentrait autour de l'artère qui va du Zocodover, le « souk al-dawwab » ou marché aux bestiaux jusqu'à la Grande Mosquée aux colonnes de marbre rouges, grises et blanches.

Le va-et-vient des croyants qui, avant d'aller prier, se livraient aux ablutions rituelles, se mêlait sans la gêner à l'effervescence mercantile ; la Grande Mosquée, cernée de ruelles commerçantes, jouxtait un célèbre marché, réputé bastion des boutiquiers juifs qui y monopolisaient les métiers de la parfumerie et de la pharmacie : les Attar et les Ben Attar y fabriquaient philtres et onguents. Ce marché était appelé l'*alcana*, parce qu'il voisinait avec le canal, ou *al-qanat* ; ce canal dont les teinturiers

avaient par ailleurs mis un bras à profit pour s'implanter eux aussi au cœur de la médina. Dans les souks adjacents étaient établis les potiers, les tailleurs, les forgerons, les alfatiers[16], les pelletiers, les savetiers, les selliers, ou encore les forgerons, brunisseurs et armuriers ; car Tolède était justement réputée pour le travail des métaux… Les métiers de bouche, détaillants de fruits et légumes, viandes et poissons, avaient eux aussi leurs rues ou places de prédilection dans les environs de la Grande Mosquée.

Les tanneurs avaient adopté, eux, une position excentrée, pour d'évidentes raisons qui tiennent à la nature de leur industrie et à ses odeurs pestilentielles : ils travaillaient au sud-ouest de la ville, au bord du Tage et comme ils formaient une importante corporation ils avaient là-bas leur mosquée, leurs bains, et même une porte à leur nom dans la muraille.

Tolède en effet était hérissée de murailles. Les remparts de la ville, tout d'abord, construits sous le roi wisigoth Wamba et réputés imprenables. L'ensemble de la population juive, tous niveaux sociaux confondus, demeurait à l'abri d'un deuxième mur, intérieur celui-là, qui délimitait à l'ouest la *médina al-Yahud*. De l'autre côté de la cité, au nord-est, une autre fortification enserrait la zone palatine, al-Hizam, et la séparait également de la médina proprement dite. Les maisons nobles occupaient le nord de la ville, tandis que musulmans et chrétiens de basse extraction cohabitaient dans les quartiers modestes qui descendaient au sud vers le Tage. Autre secteur investi par le petit peuple besogneux : le faubourg, ou arrabal – *al-rabad* – qui, débordant le mur wisigothique de Wamba, s'était implanté en contrebas de ce vieux rempart du nord de la ville, devenu, par la force de cette irrésistible poussée urbaine, une sorte de troisième muraille intérieure.

Si la cité de Tolède était riche, l'impression générale de prospérité découlait aussi des cultures qui s'étendaient dans ses environs. L'intensité de l'exploitation agricole, grâce à des méthodes d'irrigation sophistiquées, était le socle sur lequel s'épanouissaient al-Andalus en général, et *Tulaytula* en particulier, où la nature était pourtant moins clémente a priori que dans les régions plus méridionales de Murcie, de Valence ou de Séville. La mise en valeur des terres, exemplaire, expliquait la densité des villages, et ces sols qui produisaient à profusion des blés d'excellente qualité, stockés dans les greniers taillés dans le roc à l'intérieur des murs de la cité. Mais c'étaient surtout les magnifiques vergers des rives du Tage qui s'offraient aux yeux des citadins depuis les hauteurs de Tolède.

[16] Alfatiers : fabricants d'articles de corde.

Parmi ces frondaisons verdoyantes, ces plantations où dominaient les grenadiers, le site le plus remarquable était l'*almunia* royale, ce jardin enchanteur qu'al-Mamûn s'était fait aménager au bord du fleuve. Cette fastueuse résidence champêtre était la vitrine des ambitions culturelles de la dynastie des Banu Dilnûn. Le jardinier d'al-Mamûn se nommait Ibn al-Wafid. Ce génial personnage avait, comme bon nombre de ses contemporains tolédans, plusieurs cordes à son arc. Médecin réputé, il était l'auteur de plusieurs ouvrages dont le *Livre de l'oreiller* et le *Livre des médicaments simples*. Ibn al-Wafid n'était pas seulement ce médecin dont al-Mamun faisait personnellement si grand cas qu'il le nomma wazyr : il s'illustrait aussi comme botaniste et, pour complaire à son souverain, il agençait des jardins enviés de toutes les autres cours andalouses.

Au bord du Tage, l'*almunia* royale disposait de deux abris prestigieux : le Salon de la Noria – une grande noria qui « gémissait comme une chamelle qui cherche à la trace ses petits » – hébergeait les fêtes nocturnes estivales ; tandis que le Kiosque de Verre était, lui, plus particulièrement voué à la seule jouissance du monarque. Al-Mamûn aimait en effet se rafraîchir durant les chaudes soirées d'été dans ce ravissant refuge : un édifice octogonal fait de vitraux dont les jointures d'or resplendissaient, installé au beau milieu d'un vaste plan d'eau. Le souverain y accédait en barque. L'endroit lui était cher, car Ibn al-Wafid avait conçu un système pour élever, jusqu'au sommet du toit en coupole, l'eau qui retombait en cascade le long des parois du kiosque, y installant une agréable fraîcheur. À son tumulte cristallin répondait l'écho des jets d'eau sourdant de la gueule des lions de marbre des fontaines. Avec l'entêtant parfum des fleurs qui embaumaient l'atmosphère, al-Mamûn s'était constitué là une version terrestre du paradis d'Allah, d'où il pouvait contempler la ville sur son rocher.

Ibn al-Wafid était loin d'être l'unique fils de Tolède à avoir accumulé un savoir encyclopédique. Dans la pépinière des doctes Tolédans, il en était deux autres au moins, Qadi al-Saïd et Yahia al-Zarqali.

Qadi al-Saïd était juriste, mathématicien, astronome et historien, et il occupait l'éminente position de cadi de Tolède. Ce sage respecté avait rédigé un petit livre intitulé *Catégories des peuples* ou *Générations des nations*, dans lequel il s'essayait à classifier les communautés humaines, afin de distinguer celles, de son point de vue supérieures aux autres, qui ont montré dans l'histoire un goût particulier pour l'étude scientifique. Il avait créé, grâce au mécénat d'al-Mamûn, l'observatoire de Tolède et surtout, il avait initié et protégé cet autre grand Tolédan, Yahia al-Zarqali, qui avait fini par dépasser son maître.